

LETTRE XXVIII

Notre saint renvoyé à saint Sévère Sulpice le cuisinier, nommé Victor, dont il fait l'éloge; et après avoir déclaré les grandeurs du Christ, et les merveilleux effets de sa grâce, il le prie d'agréez deux de ses ouvrages, savoir le Panégyrique de l'empereur Théodose, et les vers qu'il avait faits sur la naissance de saint Félix.

Paulin, à mon très cher frère, et mon bien-aimé collègue Sévère.

Je vous envoie notre cher frère Victor, dans l'espérance que vous me le renverrez bientôt; puisque vous savez qu'il est le gage de notre amitié, et le lieu de notre alliance; et que sa présence nous donne à l'un, et à l'autre beaucoup de satisfaction.

Victor est donc à vous, comme à moi, et à moi, comme à vous; puisque c'est de lui que je me sers comme d'un postillon à pied, ou d'un courrier à deux pieds, pour vous porter mes lettres, et en recevoir des vôtres.

C'est justement qu'il est appelé Victor > puis qu'il est le vainqueur des longs voyages; ou, pour parler plus correctement, il est tout ensemble, le vainqueur, et le vaincu. Il est vainqueur par son nom de Victor; et il est vaincu par la charité, qui lui sait surmonter les fatigues d'un chemin très pénible, et manger son pain à la sueur de son visage; afin de nous consoler, en portant, et en reportant les lettres, que nous nous écrivons mutuellement, pour nous rendre visite, et comme une espèce de tribut annuel, que nous nous payons l'un à l'autre.

Que ce cher Victor soit donc béni du Seigneur, et que la terre, sur laquelle il marche, ne soit pas couverte d'épines, puisqu'il n'est pas du nombre de ces paresseux, dont les voies sont remplies de ronces et de chardons; et qu'il ne dit pas comme eux, pour se dispenser de marcher : *Il y a un lion dans le chemin.*

Sa simplicité fait qu'il marche avec confiance; et comme il est parfaitement chaste, et fidèle, *il ne craint les flèches qui volent pendant le jour, ni les pernicious desseins, qui se forment dans l'obscurité.* (Ps 90,6) Et il marche avec d'autant plus de sûreté, qu'il est persuadé que le Seigneur le garde dans toutes ses routes, et que les anges ont ordre de surveiller à sa conservation, de peur que ses pieds ne heurtent contre quelque pierre; ou que le serpent, qui se cache dans le chemin, ne morde son talon.

Il craint d'autant moins cette morsure, que ses pieds sont chaussés, et préparés, pour aller annoncer l'Évangile, et en état de marcher sur le ventre, et d'écraser la tête de ce Serpent.

Je ferai donc avec le secours du Seigneur, l'éloge des pieds de Victor, et je dirai d'eux que les pieds de celui, qui m'annonce la paix de votre part, sont beaux. Ils me donnent d'autant plus de joie, qu'ils m'apprennent que vous êtes en parfaite santé, et en repos; que votre foi est toujours également généreuse; et que c'est par ses attraites que Jésus Christ demeure en nous. C'est lui qui est notre paix, et qui étant en nous, ne fait qu'un de nous deux, soit en nous unifiant par l'amour dans un même cœur; soit en fondant en quelque manière la substance de notre âme, et de notre corps, par le feu du saint Esprit, duquel il a dit : *Je suis venu apporter le feu en terre.* (Luc 12,49) Et que désire cet aimable Seigneur, sinon qu'il s'allume dans notre cœur; qu'il dissipe nos ténèbres, et consume nos péchés ? Parce que *Dieu notre Souverain, est un feu qui consume.* (Dt 4,14)

Qu'il me fasse donc la grâce que ce feu soit aussi en moi un feu consumant, et que mon cœur soit échauffé de ses ardeurs, et mon esprit éclairé de ses lumières pour l'éternité; afin que mon âme n'en soit pas punie, et tourmentée à jamais; car ce sera ce feu *qui déclarera le jour terrible du Seigneur, et qui servira d'épreuve pour examiner les œuvres de nous tous.* (I Cor 3,13)

Prions donc ce Seigneur qu'il nous enseigne à faire ses volontés, et que son Esprit nous conduise dans le droit chemin; afin que nos œuvres ne soient pas consumées comme du bois, du

foin, et de la paille; mais qu'elles soient plutôt comme de l'argent, de l'or, et des pierres précieuses, qui puissent servir au bâtiment de la Jérusalem céleste.

C'est cette Jérusalem qui est libre, et qui se bâtit comme une fille, dont toutes les maisons sont jointes ensemble, et les habitants bien unis; car le souverain Maître de cette maison conserve indivisiblement son unit d'essence, et de grandeurs, dans la Trinité des Personnes. Et c'est pour ce sujet que cette ville est nommée la cité du grand Roi, la fille de notre Dieu, et du Seigneur des armées : et qu'il est écrit que le Seigneur l'a bâtie pour l'éternité.

C'est de cette ville, de laquelle Jésus Christ est non seulement le fondement, mais aussi la porte, et la forteresse; car, comme dit l'Apôtre, personne ne peut poser un autre fondement, que celui qui est pour nous une forte tour, contre nos ennemis; et qui dit : *Je suis la porte des brebis; personne ne peut approcher du Père, que par moi.* (Jn 10,7)

Si nous sommes assez heureux de bâtir notre maison spirituelle sur ce fondement, et si nos oeuvres se trouvent dignes d'être posées dessus, ce divin Sauveur nous servira aussi de porte pour entrer dans sa ville; il nous conduira comme un bon Pasteur, dans un excellent pâturage; et nous ayant engendrés spirituellement par les eaux de réparation, il nous servira des viandes salutaires, et délicieuses sur la table qu'il nous a préparée, pour nous donner des forces contre nos ennemis.

C'est de cette table qu'il est dit : *Bienheureux celui qui mangera du pain dans le royaume de Dieu;* (Jn 6,35) parce que c'est Jésus Christ même qui est notre royaume, et le pain dont nous sommes rassasiés, et engraisés, tandis que le serpent devient sec, et qu'il enrage de faim. Car celui est une peine extrême de voir que Jésus Christ est devenu notre nourriture; afin que vivant de ce pain, et marchant avec lui, nous puissions dire selon l'Apôtre : *Que notre vie, et notre demeure sont dans les ciel.* (Ph 3,20) Car, lorsque nous goûtons, et que nous recherchons les choses qui sont en haut, nous ne sommes plus des hommes terrestres, et nous ne servons plus de nourriture à ce malheureux serpent, qui sert lui-même de nourriture aux peuples d'Ethiopie; et qu'il est dévoré par ceux qu'il dévore. Mais au contraire, pour nous, qui mangeons Jésus Christ même, notre salut consiste à être consumés par Jésus Christ; lequel, étant notre vie, consume, et détruit tout ce qui reste en nous de mortel, et de corruptible, pour nous revêtir de l'immortalité, et nous rendre semblables à son image. C'est lui qui nous a donné la puissance, par sa grâce, de fouler hardiment toutes les forces de cet ennemi; et c'est par la même grâce, qu'il fait enfants de Dieu tous ceux qui croient en son Nom, le plus auguste de tous les noms.

Demeurons donc en lui, puisqu'il est cette ville, qui ne peut être cachée, parce qu'elle est bâtie sur une haute montagne, et que ses fondements sont posés, sur des montagnes saintes. C'est cette ville, que le Très-Haut a bâtie; car comme il est écrit, *la Sagesse s'est bâtie une maison.* C'est cette maison qui n'a point été bâtie par la main des hommes, et si nous sommes assez heureux d'en devenir les habitants et que par le mérite de nos bonnes œuvres, nous devenions les citoyens de la cité des saints, notre ouvrage ne sera pas brûlé; mais en passant par l'épreuve de ce feu qui est sage, il ne nous punira point sévèrement par ses ardeurs; mais il nous environnera, et nous léchera doucement par ses flammes; afin que nous puissions dire : *Nous avons passé par le feu, et par l'eau, et vous nous avez mis ensuite dans un lieu de rafraîchissement.* (Ps 65,12)

Mais afin que notre lettre finisse par où elle a commencé, je retourne à notre frère Victor, pour qui je dois vous faire excuse de ce qu'il retourne plus tard chez vous, que nous n'étions convenus. Vous ne devez pas néanmoins lui en imputer la faute, puisque c'est plutôt par obéissance, que par paresse, qu'il a resté si longtemps chez nous, et si vous considérez avec attention, non le temps que vous me mandez l'avoir envoyé, mais celui qu'il est parti, vous conviendrez que je ne l'ai pas retenu au-delà du temps que vous désiriez, car il n'a point passé l'hiver chez nous, comme il devoit faire, selon ce que vous m'aviez écrit; mais ayant rencontré notre frère Posthumian à Narbonne, il en partit pour vous aller voir, sans passer chez nous, où vous l'aviez envoyé.

Comme il n'est arrivé chez nous, que sur la fin de l'hiver, j'ai crû que je pouvois le retenir durant le printemps; et cet espace de temps paraissant encore trop court, à cause des fêtes, de Pâques, et que j'étais alors si languissant et si faible, que je ne pouvois écrire, je l'ai obligé de rester encore quelque jours de l'été, afin de me récompenser de ceux que vous l'aviez retenu pendant l'hiver, et de prendre autant de temps sur vous, en le possédant, que vous en aviez pris

sur moi, en l'empêchant de partir plutôt, pour me venir voir. Et afin que vous, n'ayez pas sujet de vous plaindre, ni de lui, ni de moi, s'il arrive chez vous durant l'automne, je consens qu'il y demeure pendant tout l'hiver.

Vous voyez, comme je crois; que c'est par une disposition de la divine Providence, que le temps que nous étions convenus de le posséder, est heureusement changé pour son avantage. Car comme vous êtes tout ardent de l'amour de Dieu, vous pourrez lui communiquer un peu de votre chaleur durant l'hiver; mais comme je suis froid, je lui serai plus commode durant l'été, et plus en état de lui donner du rafraîchissement.

Plût à Dieu que j'eusse encore plus de froid, et que je ne fusse aucunement tiède, afin de ne pas causer de vomissement au Seigneur, et de pouvoir donner plus de rafraîchissement au prochain ! Mais je connais que je suis maintenant beaucoup à charge aux personnes, qui vivent avec moi; que je ne suis aucunement utile, ni à ceux qui ont chaud, ni à ceux qui ont froid, et que ma tiédeur pourra faire vomir ceux qui se sont approchés de moi, pour goûter quelque douceur spirituelle dans ma compagnie.

Ce qui me surprend le plus, c'est de voir le grand désir que vous témoignez avoir, d'apprendre mes sentiments, qui font si peu judicieux; et je ne puis assez admirer la grande patience que vous avez de supporter si paisiblement mes extravagances. Que je serais heureux, si j'étais aussi certain de n'être pas puni, pour trop parler, que vous l'êtes d'être récompensé, pour la charité que vous avez de me souffrir. Il faut que cette charité soit bien grande, puisque vous me priez instamment de vous écrire une lettre encore plus ample, et qui soit une espèce de livre comme si vous n'aviez pas dû être fatigué par le grand nombre, et l'étendue de celles que Victor vous a rendues de ma part.

Vous voulez aussi, vous qui êtes extrêmement riche, vous railler un peu de moi, qui suis votre pauvre, en me priant de vous apprendre ce que vous ne savez pas de l'histoire, non d'une nation, mais de tout le genre humain; comme si je la possédais mieux que vous. Il faut avoir une étrange faim, pour aller frapper à la porte d'un ami très pauvre, pour lui demander à manger, et chercher du blé dans des greniers que l'on sait être vides. Car je puis vous dire que je ne me suis jamais appliqué à l'étude de l'histoire; et lors même que je lisais ce que je ne devais pas lire, je ne m'attachais pas à la lecture des historiens.

Cependant, comme vous m'avez fait connaître que vous travaillez à faire un abrégé de l'histoire des temps, pour la gloire de notre religion; ce que je n'ai pas moi-même, je tâcherai de l'emprunter d'un plus riche que moi, je veux dire, du prêtre Rufin, le compagnon de voyage de sainte Mélanie. Et c'est à lui que j'ai envoyé le mémoire, et l'avis que vous m'aviez adressé.

Comme je le crois un homme savant, et de probité, j'ai lié amitié avec lui, et j'ai lieu de croire que s'il peut tous donner quelque éclaircissement des difficultés que vous avez, sur le peu de suite que vous trouvez dans la succession, et la durée des royaumes, qu'il le fera à ma prière. Comme il est parfaitement éclairé dans les belles Lettres; qu'il sait excellemment la sainte Ecriture, et qu'il parle grec aussi facilement que latin, je crois que vous ne pourrez trouver ici, chez aucun autre que chez lui, ce que vous désirez. S'il me fait la grâce de me répondre, je vous enverrai par la première occasion que le Seigneur me donnera, ce que j'en aurai reçu.

Cependant, pour satisfaire en quelque manière à ce que vous m'ordonnez, je vous envoyé deux de mes petits livres, que vous regarderez sans doute plutôt comme une marque de ma paresse, et de mon imprudence, que comme le fruit d'un esprit éclairé des lumières du ciel, ou cultivé par l'étude des sciences humaines. Je vous les envoyé néanmoins, tout imparfaits qu'ils sont; non pour obscurcir vos lumières par les ténèbres dont ils sont remplis, mais afin que vous en dissipiez l'obscurité, en y corrigeant ce que vous jugerez à propos.

Quoique j'appelle ces petits ouvrages des bagatelles, la matière qui y est traitée, ne laisse pas d'être sainte, et qui serait digne d'occuper votre esprit, et votre éloquence. Encore qu'elle soit vêtue pauvrement par mon faible discours, elle ne laisse pas d'avoir sa beauté en elle-même; et sous de méchants habits, on voit l'éclat des lumières du ciel, dont elle est ornée.

Le sujet du premier de ces livres, est de la naissance de saint Félix, le Patron de notre église, à qui je rends tous les jours mes devoirs de cœur, et d'esprit; je lui paye aussi tous les ans un tribut de ma langue, et de ma plume, en les employant à faire son éloge le jour de sa fête, durant laquelle je présente aussi à Jésus Christ, un sacrifice de louange, et je rends mes vœux au Très-Haut.

L'autre Livre traite des matières, desquelles il me semble que j'ai autrefois écrit au saint homme et parfait chrétien Endelechie, mon ami quoique cet ouvrage ne soit pas tant de moi, que de lui, ainsi qu'il parait par sa lettre, que j'ai mise à sa tête du livre, pour servir de préface à mon discours. Je vous avoue néanmoins, que j'ai reçu avec plaisir cette commission de mon ami, pour faire connaître que Theodore ne s'estimait pas si heureux d'être maître de l'empire, que d'être serviteur de Jésus Christ; qu'il aimait mieux servir avec humilité, que de commander avec arrogance, et que celui était un plus grand bonheur d'être chrétien, que d'être souverain.

VCO